

“Violence and Son”, une histoire de transmission

Scènes Jean-Michel Van den Eeyden porte sur la scène du Poche ce huis clos familial à l'humour corrosif.

Une tasse de thé bien chaud devant elle, la comédienne Léone François trempe sa cuillère dans un petit pot de miel avant de boire quelques gorgées. La voix enrouée, elle commente: “Je le prends comme un bon signe. Je me dis que ma voix est en train de muer.” À quelques jours de la première, ce vendredi 6 janvier, du spectacle *Violence and Son* dans lequel elle tient l'un des rôles principaux, la jeune femme fait tout pour soigner sa gorge et se préserver des miasmes ambiants. “J’ai dévalisé la pharmacie”, confie-t-elle, en riant, à ses partenaires de jeu, Adrien De Biasi et Magali Pinglaut.

Gary Owen, maître de la photographie humaine

Créée en 2015 à Londres par le dramaturge gallois Gary Owen, la pièce *Violence and Son* est aujourd'hui portée sur la scène du Théâtre de Poche par Jean-Michel Van den Eeyden, directeur artistique de L'Ancre à Charleroi. “J’ai découvert cet auteur via le spectacle *Iphigénie à Splott, mis en scène par Georges Lini, ici même, au Poche, la saison dernière. Et j’avais vraiment beaucoup aimé, se souvient Jean-Michel Van den Eeyden. C’est comme ça qu’Olivier Blin (directeur du Poche, NdLR) m’a proposé de lire Violence and Son et de le mettre en scène si le texte me plaisait. Donc, ça a été un hasard de rencontre et d’amitié, car je connais Olivier depuis très longtemps.” Il complète: “Le projet est né comme ça. Je ne suis pas, a priori, un ‘metteur en scène de textes’. Mais ça fait longtemps que je ne l’avais plus fait et c’est un exercice que j’aime beaucoup parce que c’est particulier: il y a une partition à respecter et il faut amener les acteurs au plus juste dans cette parti-*

tion, par rapport à la fable, aux personnages, à leurs qualités d’acteurs, etc. C’est passionnant.”

En outre, “ce qui me plaît le plus dans l’écriture de Gary Owen, c’est la photographie humaine qu’il parvient à amener dans ses textes”, enchaine le metteur en scène. “Du coup, cela offre aux acteurs et actrices une belle palette à jouer parce qu’il rend assez remarquablement bien la complexité humaine.” Léone François confirme: “Tous les personnages sont ambivalents et profondément complexes. C’est cela qui est intéressant à travailler.”

“On n’est pas dans du Ken Loach”

C’est à l’invitation de Jean-Michel Van den Eeyden qu’elle a passé l’audition pour interpréter le rôle de Jen, “le dernier rôle qui n’était pas encore distribué”. Jen, c’est une jeune fille de 18 ans, dont Liam (Adrien De Biasi), 17 ans, s’est épris. Fan absolu de *Doctor Who*, cette série de science-fiction diffusée par la BBC depuis 1963, Liam vient de perdre sa maman. Alors, on l’envoie dans les Valleys, ancien bassin minier du pays de Galles ravagé par le chômage, pour vivre avec son père biologique (Jean-Luc Couchard). Un père qu’il ne connaît pas, violent, alcoolique et affublé de sa maîtresse, Suze (Magali Pinglaut). En dehors de ce cercle familial bancal, il y a Jen. Liam aimerait bien sortir avec elle, mais il n’est pas doué avec les filles. Et les conseils machistes et grossiers de son père ne vont pas l’aider...

“Pour moi, c’est très fort, la manière dont Gary Owen parle de la jeunesse, estime Léone François. C’est un point commun qu’il y a avec *Iphigénie à Splott*: il met au cœur de son propos une génération de grands adolescents, qui sont à un endroit de tiraillement très fort entre l’enfance et la vie

d’adulte. Et ça me touche beaucoup.” Au-delà, le texte est émaillé de thèmes “percutants”: les relations hommes-femmes, le consentement, la violence et l’atavisme (hérité des caractères physiques ou psychologiques). Ancré dans un contexte anglo-saxon marqué par la misère sociale, le désarroi, l’alcool et la banalisation de la violence, le cœur de la pièce s’articule, toutefois, autour de “la question de la transmission et la

“Tous les personnages sont ambivalents et profondément complexes. C’est cela qui est intéressant à travailler.”

Léone François
Comédienne

question des valeurs, et ce, peu importe le niveau social”, relève Jean-Michel Van den Eeyden. “Il ne s’agit pas d’un drame social. On n’est pas dans du Ken Loach.”

Si Gary Owen dépeint une société rongée par le désœuvrement social et gangrenée par la violence, il allège la noirceur de son texte en le pimantant de notes d’humour so british, acérées et caustiques. “Il faut trouver cet humour british avec un léger décalage, reprend le metteur en scène. Pour les acteurs, il y a donc une partition rythmique et une inventivité à trouver pour ne pas jouer au premier degré. Il est important de trouver ce décalage et cet humour pour que cette pièce assez longue passe comme un autre espace-temps.” En cause? “Aujourd’hui, il y a énormément de sollicitations pour le public. Il y a une habitude d’être chez soi, devant les plateformes. Alors, ce n’est pas que le public refuse de sortir, mais j’ai l’impression que, quand il sort, il ne veut plus se tromper: il n’a plus envie de prendre de risque ou, en tout cas, beaucoup moins.”

Stéphanie Bocart

→ Bruxelles, Poche, du 6 au 21 janvier. Infos et rés. au 02.649.17.27 et sur www.poche.be. Puis à L’Eden (Charleroi) du 24 au 27 janvier



L'équipe de “Violence and Son”: Léone François, Jean-Michel Van den Eeyden (metteur en scène), Magali Pinglaut, Jean-Luc Couchard et Adrien De Biasi.